

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

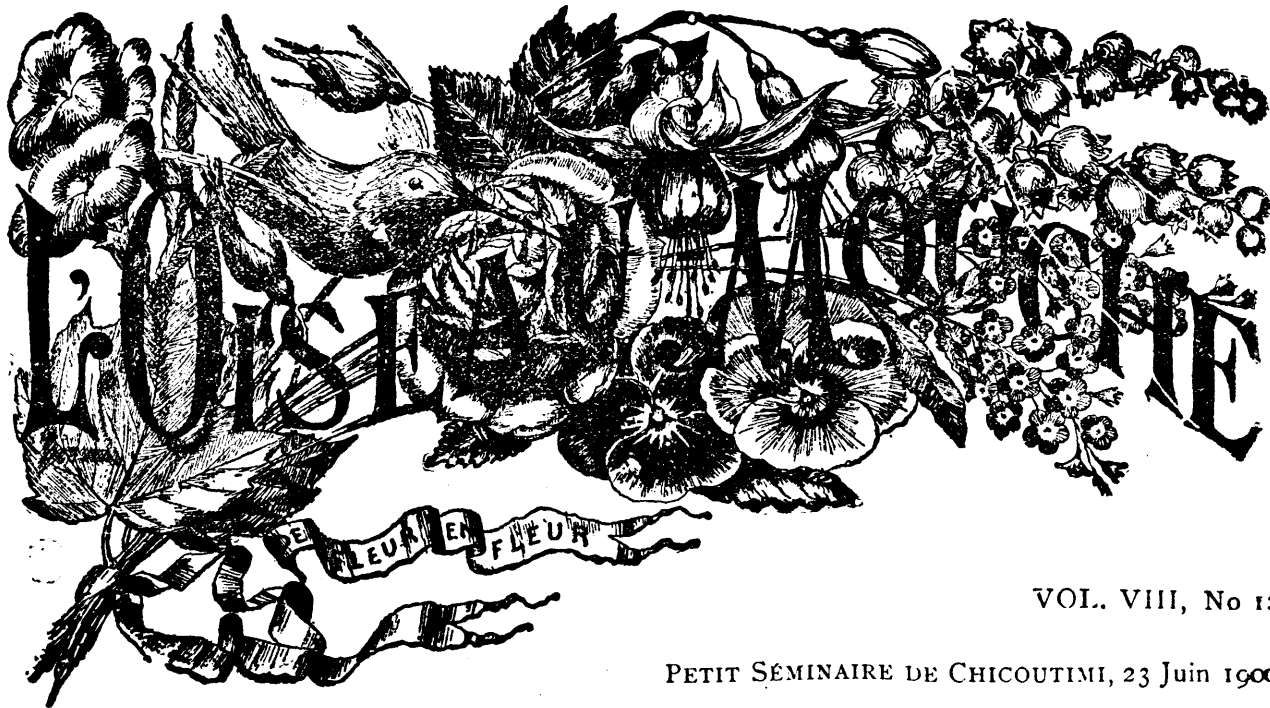
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination continue.



Nid abandonné

Av. z-vous qu lquefois, v'sitant le bocage,
Et suivant le sentier qu'affectionnent vos pas,
Trouvé vide et désert, hélas ! Sous son feuil-
lage
Le nid hier encor plein de vie et d'appas ?

Les bois alors ont beau déborder d'allégresse
Sous les torrents d'azur que leur versent les
cœurs
On sent son cœur soudain se gonfler de tris-
tesse
Et malgré soi, souvent, des pleurs viennent
aux yeux.

La même impression, je ne saurais le taire,
En ce beau jour d'été s'empare de mes sens
A l'aspect désolé de notre Séminaire
Qu'hier ont déserté ses jeunes habitants.

Car n'est-ce pas un nid tout rempli d'espé-
rance
Que la douce maison, qu'on ne peut trop
aimer,
Où tant de l'avenir de la Nouvelle-France
Sous le regard de Dieu, vient éclore et chan-
ter.

Aux enfants, ces oiseaux, il pousse ici des
ailes
Qui les font s'envoler dans toutes les splen-
deurs ;
Ils apprennent ici les chansons éternelles
Qui les feront entrer dans les célestes chœurs.

Oh ! quels frémissements dans ce charmant
asile
Quand ses hôtes joyeux l'habitent à la fois !
Et sous ce large toit maintenant si tranquille
Quel frais gazouillement d'harmonieuses voix !

Mais maintenant, plus rien de ce concert
splendide
Ne fait vibrer ces lieux où dorment tant d'é-
chos ;
Et triste ce matin j'y porte un pas rapide
Rêvant d'un nid qu'hier ont quitté ses oiseaux.

O cher nid ! sur le bord du fleuve aux eaux
profondes,
Sous la garde du ciel qu'a prié notre amour,
Dormes pendant deux mois au murmure des
ondes
De septembre attendant doucement le retour.

Alors tous vos oiseaux, les ailes agrandies,
Ayant plein le gosier de nouvelles chansons,
Vous reviendront avec les brises atti'dies
Qui font aux jours d'automne on'uler les
moissons.
DERFLA.

UNE SOURDINE AU JINGOISME

La *Vérité* cite, en le contredisant fort raisonnablement, du *Chronicle* de Québec, l'entre-filet suivant—numéro du quatre juin.

“Messieurs du Séminaire de Chicoutimi ont montré leur loyauté, mercredi soir. Leur magnifique fanfare a joué des airs patriotiques sur la place publique durant plusieurs heures en honneur de la prise de Prétoria.”

Eh ! ce que nous avons à dire à cela c'est très simple. Si le *Chronicle* veut faire des extravagances jingoïstes, qu'il en prenne à son aise, mais à ses dépens. Nous ne nous en occuperons pas. Toutefois nous lui ferons remarquer que, s'il continue ainsi à happer les sottises de son vilain farceur de Chicoutimi, il n'a pas fini de se faire berner.

Ce n'a jamais été l'intention du Séminaire de Chicoutimi—même par les exercices de sa fanfare, nous le savons—de s'immiscer dans la guerre du Transvaal.

Le jingoïsme n'est pas plus populaire à Chicoutimi qu'en aucun autre endroit de la province de Québec, que je sache.

Si nous voulions nous mêler de semblables questions, notre admiration et notre enthousiasme trouveraient un plus digne objet dans l'attitude noble, fière et indépendante du brillant député de Labelle, M. Bourassa, et c la, nonobstant notre loyauté à la reine, et notre attachement aux institutions britanniques.

M. Bourassa a parfaitement exprimé le sentiment canadien-français au sujet de la question sud-africaine.

Donc, à l'avenir, quand on entendra les sons de la fanfare du Séminaire de Chicoutimi, et ticulièrement ceux de mon “bombardon,” on pourra se dire en toute sûreté que ce n'est pas pour célébrer une prétendue victoire encore à venir soit à Prétoria soit ailleurs.

UNE CONTRE-BASSE.

Echos de France

Deux de nos confrères de France : L'*Association amicale*, du Petit Séminaire de Nice et *Les Primevères*, de Paris, saluent en ter-

mes très aimables le passage de M. l'abbé Huard en ces deux villes. Nous savions déjà, par les lettres d'Orni, quel chaleureux accueil notre Directeur avait rencontré chez nos amis.

Examens

Les examens de fin d'année ont été assez heureux. On compte dix bacheliers en Rhétorique dont un concurrent pour le Prix du Prince de Galles.

PREMIERS ET SECONDS DU DEUXIEME SEMESTRE

Philosophie senior.—1er, M. A. Bourgoing ; 2e, M. N. Gagné.

Philosophie junior.—1er, M. J.-Chs Gagné ; 2e, M. Ph. Morel.

Rhétorique.—1er, M. L. Boily ; 2e, M. A. Mercier.

Belles-Lettres.—1er, M. E. Lindsay ; 2e, M. J. Dufour.

Versification.—1er, M. M. Beaulieu ; 2e, M. L. Gauthier.

Humanités.—1er, M. Jos. Tremblay ; 2e, M. J. Degagné.

Classe d'Affaires.—1er, M. Ths Topping ; 2e, M. E. Gauthier

Quatrième.—1er, M. S. Bourgoing ; 2e, M. E.-Ls Maltais.

Troisième.—1er, M. S. Topping ; 2e, M. H. Tremblay

Seconde.—1er, M. E. Pednault ; 2e, M. A. Gagnon.

Première.—1er, M. H. Thérien ; 2e, M. L. Delisle.

Préparatoire—1er, M. Arth. Desbiens ; 2e, M. Al. Desbiens.

NOS ANNONCES

Nous sommes tellement gênés par l'espace que nos annonces sont forcément abrégées aujourd'hui.

Ainsi MM. GUAY-GODBOUT et COTÉ, BOIVIN & CIE voudront bien nous pardonner. Quant aux acheteurs, il ne faudra pas qu'ils refusent pour cela leur patronage à ces deux maisons.

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr 50 cent.

Pour tout ce qui concerne l'administration et la rédaction, s'adresser à

THS DUPERRÉ,

Gérant, de l'OISEAU-MOUCHE,

Séminaire de Chicoutimi,

Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de la DÉFENSE, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 23 Juin 1900.

LES VACANCES

Nous avons retardé de quelques jours la publication de ce numéro, le dernier avant les vacances, afin de parler un peu de la fin de l'année scolaire. Nous ne nous attarderons guère toutefois, et ce petit article sera une sorte de salmigondis fort peu notable.

L'année scolaire est terminée—sans encombre, grâce à Dieu. La distribution des prix s'est faite, le 19 du courant, en présence d'un public nombreux—témoignage précieux de l'intérêt que l'on veut bien montrer envers le Séminaire—et le chant du *Te Deum* exécuté avec l'enthousiasme que sait y mettre l'ardente jeunesse lorsqu'elle est en verve, on s'est dispersé. Le Séminaire est vide et désert.

L'OISEAU-MOUCHE va aussi se livrer au repos, et il vient prendre congé pour quelques temps de ses lecteurs.

Il tient pourtant à leur dire que son nid ne restera pas complètement vide. Si la rédaction s'en va, l'administration reste, et elle attend... elle attend que les abonnés retardataires veuillent bien solder leurs arrérages, et alors elle s'acquittera elle-même envers ses créanciers. On peut donc être certain d'être bien reçu à l'OISEAU-MOUCHE, même pendant les vacances, si l'on y vient pour se mettre en règle avec lui.

Est-ce trop de naïveté de sa part ? Il espère encore que l'on finira par entendre ses cris et qu'à son retour il trouvera sa caisse sinon remplie du moins garnie.

Pour ne pas distraire les intéressés de cette pensée si importante à notre point de vue, restons-en là.

LIVIVS.

Navigation d'eau douce

Cologne, 22 mai 1900.

Lorsque les âges géologiques, j'entends ceux d'autrefois, eurent pris fin, il se trouva qu'il y avait en Europe un petit pays dont la surface toute bouleversée pouvait

passer pour impropre à quoi que ce fût. Le globe terrestre, d'ailleurs, offrait partout d'assez beaux espaces de terrain pour qu'on négligeât ce coin de terre disgracié. D'autre part, des gens très sages se rencontrèrent, qui prévirent qu'un jour il existerait des Anglais et des Américains, lesquels auraient besoin chaque année de gravir des monts escarpés, de contempler d'étranges levers de soleil et de manger d'un fromage alpestre ; tout cela en semant l'or à pleines mains, et à seule fin de reposer leurs nerfs et leur estomac fatigués—respectivement—du bruit des mécanismes toujours en mouvement et de l'ingurgitation continue des rosbifs saignants. On donna au pays réunissant tout ces conditions là le nom de Suisse, nom qui vaut bien n'importe quel autre. Il fut habité, comme bien l'on pense, par des Suisses. Les livres et les journaux proclamèrent qu'il n'y a rien de comparable à cette région pittoresque ; et c'est ainsi qu'il devint de mode de faire son tour de Suisse. Une fois le mouvement créé, il n'y avait plus qu'à l'entretenir, chose la plus facile du monde.

Voilà les étranges théories ethnographiques qui me traitaient par la tête durant la plus grande partie de mon séjour en Suisse. Il faut dire, aussi, que le ciel était presque toujours couvert, et l'atmosphère remplie de brouillards. On ne pouvait apercevoir que la base des montagnes, et encore à une faible distance. C'est à peine si j'ai pu entrevoir le mont Blanc, dans une éclaircie des nuages, en partant de Genève. J'allais avoir une jolie mine, lorsque je dirais à mes compatriotes d'Amérique que je n'ai pas vu le mont Blanc ! Mais enfin ce désastre m'est épargné. J'ai vu, ou presque vu, le mont Blanc. Du moins, il est sûr que j'ai regardé avec persistance dans la vraie direction où il s'élève. C'est bien déjà quelque chose, quoique l'on puisse, même en Amérique, se livrer à cette attrayante occupation, pour peu que l'on soit capable de s'orienter convenablement.

Mon excursion touchait à sa fin, et j'allais partir de Suisse sans avoir éprouvé le moindre enthousiasme pour cette nature si grandiose, au dire des voyageurs. Mais

voilà qu'à ma dernière étape en ce pays, les voiles sont tombés, et j'ai compris que l'on admire la Suisse.

Comme j'arrivais à Lucerne, le bon soleil s'est mis à briller pour tout de bon, et a vite dissipé nuages et brouillards. J'en ai profité pour faire la traversée du merveilleux lac des Quatre-Cantons. Et c'est là que la Suisse m'est enfin apparue telle qu'elle est, et que j'ai compris combien j'avais perdu, les jours précédents, par le fait du mauvais état de l'atmosphère. Au reste, quand même il n'y aurait de remarquable, en Suisse, que les paysages incomparables de ce beau lac, je dirais encore aux habitants de tous les continents : Si vous n'avez pas fait l'excursion du lac des Quatre-Cantons, vous n'avez rien vu !

Sous les chauds rayons du soleil, voguer à bord d'un vapeur élégamment aménagé, sur la surface polie d'un grand lac dont les reflets vert-tendre s'harmonisent avec son encadrement de verdure : c'est déjà fort agréable, l'on en conviendra. Mais ce cadre de verdure, ce n'est pas ici la rive modeste que l'on rencontre d'habitude au bord des lacs : ce sont, tout le temps, des pentes abruptes, parsemées de jolies hameaux, qui se terminent par des amoncellements de montagnes de six, huit ou dix mille pieds de hauteur. Donnez à ces montagnes les formes les plus capricieuses ; de leurs flancs couverts de champs en culture et de forêts, faites s'élaner vers la nue des pics dénudés, sur lesquels vous jetterez des masses de neige éclatante succédant aux bases verdoyantes. Et, à travers ce décor splendide, faites jouer les derniers rayons du soleil couchant. Voilà une idée encore très imparfaite des spectacles dont on jouit dans une excursion de quelques heures sur le lac des Quatre-Cantons. Pour moi, après avoir parcouru déjà un bon nombre de pays, je n'ai rien vu nulle part qui approche, en fait de pittoresque, de ces paysages de Suisse. Les Anglo-Saxons, d'Europe et d'Amérique, n'ont donc pas si mauvais goût de se plaindre à ces spectacles grandioses.

Pour l'instant, il n'y a en Suisse que peu de touristes. La tempéra-

ture y est encore trop fraîche pour accommoder les étrangers, fussent-ils habitants des pays froids. Chose curieuse ! En ce moment, on coupe les foins ; les pommiers, les lilas, les marronniers ont revêtu leur plus belles parures ; les jardins sont partout remplis de fleurs ; et cependant la température est plutôt froide, dès que l'on quitte les rayons du soleil. Et cela dans la seconde quinzaine de mai. Au mois de mai de France et de Suisse, je crois donc qu'il faut préférer notre mois de mai de la province de Québec, quand il n'est pas trop gâté par le vent de nord-est (qui a pour mission, comme on sait, d'empêcher les Québécois de trop s'attacher à la vie présente.)

Une autre navigation très agréable, c'est l'excursion qu'il m'a été donnée de faire, l'autre jour, sur le lac de Genève. L'air sans doute manquait beaucoup de transparence ; nous aurions dit, chez nous, que le temps était enfumé et qu'il devait y avoir " du feu dans les bois ". Ici, il n'y avait de feu qu'au bout de nos cigares, ce qui n'était ni périlleux ni inaccoutumé. Et le petit steamer allait gaiement, d'une rive à l'autre du lac charmant, par un beau soleil et sur une onde d'un beau vert. Cela dura ainsi quatre heures, pour l'aller et le retour ; notre escale la plus éloignée avait eu lieu à Nyon. Nombreux passagers et passagères de toute nation. J'y ai même fait la rencontre d'un naturaliste, qui est bien âgé de dix ans ! Ce " confrère " un petit Genevois, s'en allait seul, muni d'un filet et d'une boîte, faire sa première chasse entomologique dans l'une des campagnes des environs. Cela me rappelle que revenant, il y a deux semaines, de Neuilly à Paris, j'avais pour voisins sur le pont du bateau deux petits Parisiens qui venaient de passer leur après-midi à herboriser au bois de Boulogne, et dont les cartons étaient chargés de leur butin botanique. Il faut avouer que, chez nous, on ne commence pas de si bonne heure à faire de l'histoire naturelle.

Pour ne pas finir par la Seine ma promenade sur le lac de Genève, j'ajoute que, si ce lac est fort long, il est assez étroit, et bordé

sur ses deux rives d'admirables campagnes, où les plus jolis villages se succèdent au milieu de champs en culture et de forêts de beaux arbres. Quand le temps est clair et que l'on peut apercevoir les montagnes qui à courte distance limitent la plaine, le spectacle doit être encore bien plus ravissant.

Malgré tout, je ne suis pas prêt à dire que nous n'avons pas en Amérique d'aussi beaux paysages que ceux d'Europe. Je ne ferais exception que pour ceux du lac des Quatre-Cantons, auxquels je ne trouve rien à comparer dans nos pays.

En Italie, et même en France, la beauté des campagnes est souvent amoindrie par l'aspect misérable des habitations. J'ai trouvé qu'en Suisse les maisons des cultivateurs sont en général plus propres, et accusent, au moins extérieurement, plus d'aisance.

Cette question des chaumières et des chalets mise à part, il faut voir ce que les campagnes d'Europe gagnent de beauté à n'être pas divisées et subdivisées, comme les nôtres, par de massives clôtures dont la construction n'a été gênée par aucune préoccupation artistique. Ici, la campagne a l'aspect d'un tapis continu, qui n'est diversifié que par les nuances de couleur que présentent entre elles les diverses sortes de culture.—Songez aux beaux champs de bataille tout préparés qu'il y a là, sans autres obstacles que les accidents du terrain, pour le choc des armées ! Allez donc faire la guerre, dans notre pays, lorsqu'il y a des sortes de retranchements à tous les cent pas ! Aussi, chez nous, quand il y a apparence de quelque conflit, plutôt que de " décloré," on se réunit ici ou là en conférence internationale, et l'on convient de laisser en paix les gens et les " piquets de clôture."

J'ai terminé aujourd'hui, de façon splendide, mes expéditions navales au centre de l'Europe, par le trajet en bateau à vapeur, sur le Rhin, de Mayence à Cologne. En son genre, cette navigation n'est pas moins charmante que les deux autres dont je viens de parler.

J'étais curieux de faire connaissance avec le Rhin, que j'ai quelquefois entendu comparer avec notre rivière Saguenay. Eh bien, soit ! Que l'on compare à ce fleuve notre rivière, *si parva licet componere magnis*. D'abord, pour le volume des eaux, il n'y a pas entre eux de comparaison possible. Même à Cologne, c'est-à-dire à dix heures de bateau à vapeur plus bas que Mayence, le Rhin est encore de moitié moins large que le Saguenay en face de Chicutimi.

Au milieu du parcours de Mayence à Cologne, durant quelques heures les rives du grand fleuve allemand deviennent assez pittoresques. Elles atteignent une hauteur de plusieurs centaines de pieds, s'élevant en pentes plus ou moins abruptes, et presque partout admirablement boisées. Mais qu'il y a loin de l'aspect agréable, assurément, qu'offre alors le Rhin, à la sauvage et majestueuse grandeur que présente, sur presque tout son parcours, notre sombre Saguenay.

Par exemple, s'il n'est plus question des beautés naturelles respectives des deux cours d'eau, le Rhin reprend avantage sur le Saguenay. Les vignobles qui recouvrent les bords du Rhin l'emportent facilement sur les épinettes souffreteuses qui sont parvenues à s'accrocher aux murailles presque partout dénudées de la rivière Saguenay, et surtout sur les champs de " bluets " qui s'étendent sur le faite des montagnes qui l'encadrent. On ne voit pas à tous les kilomètres le long de la rivière Saguenay, comme sur le Rhin, des villes et des villages élégamment bâtis, ni surtout, à la crête des montagnes, toute une série de châteaux avec tourelles et murs crénelés. En résumé, comme œuvre grandiose de la nature, le Saguenay est cent fois supérieur au Rhin, qui, de son côté l'emporte facilement sur celui-là comme œuvre naturelle, embellie pas la main des hommes. Ce trajet par bateau, de Mayence à Cologne, est donc l'une des plus agréables excursions que l'on puisse faire, durant un tour d'Europe.

Je n'ai vu encore de Cologne que la gare du chemin de fer et la cathédrale. Cette gare, qui est très vaste, est la plus belle de tou-

tes celles que j'ai vues en Europe et en Amérique. Quant à la cathédrale, elle vaut qu'on la mette, en qualité d'œuvre artistique, sur le même pied que Saint-Pierre de Rome et le Dôme de Milan. Mais étant du même style architectural que celui-ci, elle peut plus justement se comparer avec lui. Je ne saurais mieux exprimer l'impression que m'a fait éprouver l'étude de ces deux chefs d'œuvre de l'art gothique qu'en disant que, si la cathédrale de Milan me paraît l'emporter par la grâce et l'élégance, celle de Cologne me semble plus grandiose et plus majestueuse.

Si je ne fais erreur dans mes calculs, les vacances seront bien prochaines lorsque l'*Oiseau-Mouche* publiera cette lettre. Aussi bien, j'entends ne retarder l'ouverture des vacances, ni pour lui ni pour personne, à seule fin d'écrire des impressions de voyage. Nous allons donc, lecteurs, journal et correspondant, prendre congé les uns des autres : nous avons tous mérité, je crois, de nous reposer. ORNIS.

UNE LEGENDE

Un jour l'Océan, ennuyé de se voir sillonné en tous sens par d'énormes vaisseaux ne tenant aucun compte de sa puissance ni de ses heures de repos ou d'agitation, coupant ses grands courants, ne rendant aucun hommage à sa grandeur, se dit : Je veux savoir le secret de la puissance de ces constructions qui se promènent devant mes yeux comme des villes flottantes, qui vont jusqu'à former à leur passage des vagues que je n'ai pas soulevées. Ils me diront leur secret, ils me diront ce qui les rend si peu soucieux de ma puissance. Il voyait bien sortir de chacun de ces vaisseaux un panache blanc de vapeur qui retombait en poussière sur la surface de ses eaux, mais il n'avait jamais daigné interroger cette poussière.

Avisant un jour l'un d'eux qui lui paraissait être l'un de ceux qui étaient le moins soucieux de sa protection, il se mit en devoir de lui ouvrir les flancs : il faut connaître ce qui lui donne cette liberté d'allure, il faut en finir avec cette cause d'inquiétude qui le torture depuis longtemps.

Il organise une tempête en règle : des vagues énormes, écumantes roulent, soulèvent le colosse, puis ces vagues disparaissant soudain, le vaisseau retombe et renfonce sous les flots. L'Océan sentait frissonner le monstre il entendait des gémissements, à tout moment il s'attendait à voir ses membres se disloquer et lui livrer enfin le secret qu'il voulait savoir à tout prix.

Le vaisseau allait plus lentement mais sa course n'était pas dérangée, il

prenait la vague avec adresse et bientôt lorsque la tempête fut apaisée il reprit de nouveau sa vitesse.

L'Océan fatigué se calma peu à peu se demandant comment il avait pu échouer dans cette tentative.

Il en était là quand il aperçut sur un brin d'herbe arraché à un écueil une goutte d'eau réfléchissant les feux du soleil. — Que fais-tu là, lui dit-il, pour quoi ne descends-tu pas te mêler à l'immensité de mes flots ? Il l'entendit répondre : — Je suis la goutte d'eau qui ai poussé le navire qui vient de passer, et je me repose un instant, avant de disparaître sur ce brin d'herbe que le hasard, m'a fait rencontrer. — Quoi, dit l'Océan, c'est toi qui mènes ces énormes constructions. — Oui, dit-elle, mais c'est quand je suis transformée par la chaleur. L'Océan se tut, il avait compris ce qu'il voulait savoir.

.

Cette scène est une allégorie de ce qui se dit réellement entre le monde qui couvre la terre comme l'Océan, et les Apôtres sortis du sénacle au jour de la Pentecôte. Les Apôtres avant ce jour ne sont qu'une goutte d'eau. Voyez-les dans les jours qui s'écoulent entre la Résurrection et la Pentecôte. Ils vont même jusqu'à oublier ce qu'ils ont entendu du divin Maître pendant trois ans. Pierre se trouvant un jour avec plusieurs autres Apôtres leur dit : "Je m'en vais pêcher ;" ils lui dirent : "Nous allons aussi avec vous". Quand un prince a un grand royaume à conquérir, se trouve-t-il avec ses amis, plein de son sujet il demande les avis, il combine les plans, il est tout entier aux grandes entreprises qu'il fait mûrir dans son génie. Les Apôtres, eux ne pensent qu'à aller pêcher. Croiraient-ils que ces hommes sont destinés à transformer le monde entier? ... C'est la goutte d'eau qui n'a rien qui la distingue de celle d'à côté. Mais voici le jour de la Pentecôte... "Et ils furent tous remplis de l'Esprit-Saint" — Quelle transformation ! Ces hommes qui fuyaient devant les soldats au jardin des oliviers, dont le plus vaillant reniait son divin Maître, terrassé par les questions d'une servante, les voilà qui se présentent sans trembler devant les chefs de la nation entourés de tout l'appareil de la force militaire. Ils vont devant le conseil de la nation qui résume toute la puissance d'intelligence et de connaissance d'un peuple et ces hommes qui ne savent que le patois de Galilée, les voilà fermes devant le Conseil : "Princes du peuple et vous, sénateurs, disent-ils, écoutez-nous". Quel début solennel ! comme on sent l'assurance, la lumière, la force dans ces hommes naguère si timides. C'est la goutte d'eau transformée par la chaleur. Ce sont des hommes remplis de l'Esprit-Saint.

Nous n'avons plus aucune difficulté à comprendre l'établissement de la religion dans le monde : l'œuvre est divine. L'entreprise est au-dessus des forces humaines, mais non au-dessus des forces de Dieu.

Le plus grand miracle, au jour de la Pentecôte, a été d'établir dans le cœur des Apôtres la confiance dans le

succès de l'entreprise de convertir le monde.

O jour mille fois béni, où nous ont été révélés les secrets de la Miséricorde infinie ! où il nous est donné de comprendre combien Dieu avec rien sait faire de grandes choses ! SERENO.

LA FETE DE MONSEIGNEUR

ET LE PIQUE-NIQUE DE LA FANFARE

Comme c'est la coutume tous les ans, jeudi, le 6 juin, nous avons fêté, au Séminaire, la fête de Sa Grandeur Mgr Labrecque. La veille, nos confrères de *Philosophie* nous ont régales d'une très belle soirée dramatique et musicale. Tout a réussi à merveille. Comme l'OISEAU-MOUCHE l'avait annoncé, on a joué "Tête-Folle", comédie-vaudeville, en deux actes, d'Antony Mars. Les acteurs ont magnifiquement rempli leurs rôles respectifs. Aussi la pièce a-t-elle eu un succès égal, d'aucuns disent supérieur, à celui de la précédente. Il ne faut pas oublier non plus de dire que les entr'actes ont été superbes ; la *Fanfare* et l'*Union Sainte-Cécile* se sont, ce soir-là, surpassées. En somme, de l'avis de tous, soirée vraiment charmante.

Le lendemain, grand congé. La journée s'annonça splendide ; un vrai temps du mois des fleurs : gai soleil, air pur et parfumé des senteurs printanières, une véritable journée de pique-nique. Aussi, nous sommes-nous préparés à en profiter d'une belle manière ; c'était précisément ce jour-là que nous avions choisi pour notre pique-nique annuel de la Fanfare, si le temps le permettait, bien entendu ; aussi imaginez un peu notre joie à la vue de ce beau soleil.

Après avoir entendu la messe dite par Monseigneur, puis avoir assisté à la bénédiction de la première pierre de notre nouvelle chapelle, qui avait lieu ce matin-là, nous nous rendons au quai, où nous attend le "Marie-Louise". Mais, savez-vous bien où nous allons ? devinez où, c'est presque incroyable... nous nous rendons jusqu'à... l'Anse St-Jean ; ce n'est pas chez le voisin, n'est-ce pas ?

Inutile, je crois, de vous raconter toutes les péripéties du voyage ; ce serait à n'en plus finir. Sur le bateau, d'abord, ce ne fut qu'un va-et-vient continu : d'abord un fracas de fourchettes et de couteaux (songez que nous n'avions pas déjeuné). Un amas de pain de viande, un monceau de sandwiches, enfin, vraiment, des provisions pour le siège de Sébastopol s'entassaient dans la chambre des passagers qui s'était transformée pour le moment en réfectoire.

Mais tout cela ne nous empêchait pas de goûter le magnifique spectacle qui se déroulait de chaque côté du Saguenay. Au Cap Trinité, notre admiration fut à son comble, nous jouâmes là notre plus beau morceau de Fanfare.

Bref, quatre ou cinq heures après notre départ, nous descendions sur le quai de l'Anse St-Jean. A en juger par l'air de fête qu'avait pris le village avec ses maisons toutes pavoisées comme aux plus grands jours, on nous attendait. Le Révérend M. Pelletier, le vénérable curé de l'endroit, nous fit un cordial accueil à son presbytère. Le soir, salut solennel, puis, avant de prendre congé des braves gens de l'Anse St-Jean, nous leur jouons un formidable air de Fanfare, et nous regagnons le "Marie-Louise".

Le retour fut on ne peut plus joyeux, mais comme nous étions un peu fatigués de la journée nous nous bornâmes à faire la caquette sur le pont du bateau. Le calme et la fraîcheur, qui régnaient autour de nous, nous y invitaient peut-être aussi. Un instant nous fîmes silence : c'était l'heure de la prière ; elle se fit sur le pont en face de la nature recueillie qui semblait, comme nous, offrir au Créateur l'hommage de la journée.

DAMASE POTVIN Elève de Belles-Lettres.